NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

73 Nº 5 1951

Le Cardinal de Bérulle en Sorbonne

André RAYEZ (s.j.)

p. 514 - 520

https://www.nrt.be/es/articulos/le-cardinal-de-berulle-en-sorbonne-2640

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LE CARDINAL DE BÉRULLE EN SORBONNE

La soutenance de thèse de Mr Jean Dagens sur le cardinal de Bérulle était attendue depuis longtemps des spécialistes des études spirituelles. L'« événement » eut lieu le samedi 10 février. La séance ne dura pas moins de 5 heures. Qu'on me permette quelques souvenirs de séance.

Depuis Henri Bremond, l'attention des historiens et des spirituels a été vivement attirée sur l'Ecole française. Son tome III, venant après l'*Humanisme dévot* et l'*Invasion mystique*, consacrait, semble-t-il pour longtemps, l'appellation donnée à l'Ecole (1). Le mordant, la verve, le style de cette *Histoire littéraire*, le caractère du futur académicien, ses découvertes et ses heureuses « résurrections » de textes s'imposèrent dans l'Université elle-même.

Seuls quelques érudits, avant lui, avaient fait brèche; Alfred Rébelliau (2), par exemple, qui illustrait alors la chaire d'histoire et de littérature religieuse en Sorbonne. L'éminent professeur suggéra, vers 1920, au jeune agrégé Dagens ce sujet de thèse, bien neuf encore : Bérulle et la réforme catholique au XVII[e] siècle.

Jean Dagens avait déjà sa célébrité. En 1917, on avait vu s'asseoir, sur les bancs des classes préparatoires à l'école normale supérieure du lycée Henri IV, un jeune candidat en uniforme militaire et amputé du bras gauche (3). Depuis, normalien, agrégé en 1919, membre de la fondation Thiers, professeur de littérature française à l'Université catholique de Nimègue, et enfin à l'Université d'Alger, Monsieur Dagens n'a jamais lâché son sujet. Articles et livres se succédèrent qui, tous, ou presque, intéressent la thèse d'aujourd'hui. A côté de l'in-folio des *Œuvres* de Bérulle, il posait, non sans fierté, l'autre jour, sur sa table de candidat, l'édition en trois volumes des *Lettres* du cardinal (4).

---

(1) *Histoire littéraire du sentiment religieux depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*, t. III, *L'Ecole française*, Paris, Bloud et Gay, 1921. — Pour juger de l'œuvre de l'abbé Bremond, on relira avec profit l'article fort mesuré et, au total, sympathique du Père Joseph de Guibert paru dans le *Dictionnaire de Spiritualité*, t. I, fasc. 6, Paris, Beauchesne, 1937, col. 1928-1938.

(2) Les études d'Alfred Rébelliau sur *Bossuet, historien du protestantisme* (2[e] éd., Paris, Hachette, 1892), *Bossuet* (coll. *Les grands écrivains français*, 2[e] éd., Paris, Hachette, 1905), sur *La Compagnie secrète du Saint-Sacrement* (Paris, Champion, 1908) sont bien connues. Rébelliau avait depuis longtemps pressenti les origines du XVII[e] siècle religieux : *Le chevalier chrestien du Père capucin Benoît de Canfeld*, dans *Mélanges offerts à M. Emile Picot*, Paris, Morgand, 1913, tirage à part, p. 12-13.

(3) M. Marcel Bataillon, membre du jury, dira au candidat son admiration d'avoir, en cette situation, manié tant d'in-folio pour mener à bien son travail.

(4) *Correspondance du Cardinal Pierre de Bérulle*, éditée par Jean Dagens, coll. *Bibliothèque de la Revue d'Histoire ecclésiastique*, Paris, Desclée, et Louvain, Bureaux de la Revue, 3 vol. in-8°, 1937-1939; le premier volume s'ouvre sur un *Essai biographique*, p. IX-XLVII; l'ouvrage comporte une très bonne table analytique. La correspondance du cardinal non seulement a été éditée, reconstituée et annotée (elle comprenait en 1644 250 lettres ou fragments de lettres), mais augmentée à peu près de 500 inédits.

La moins curieuse contribution de M. Dagens à la connaissance du bérullisme n'est pas celle qu'il donna aux *Mélanges Viller* : *La métaphore de la verrière, de l'apocalypse à Rutebeuf et à l'Ecole française*, dans *Revue d'ascétique et de mystique*, t. XXV, 1949, p. 524-532.

Ce long et fécond labeur aboutit maintenant à deux thèses, en apparence indépendantes et pourtant liées fort étroitement l'une à l'autre.

* * *

La petite thèse — qui occupa les deux premières heures de la soutenance — est une *Bibliographie chronologique de la littérature spirituelle au XVI^e siècle.* Le travail préliminaire, en effet, en abordant l'étude de Bérulle, avait été la question des sources. Le dépouillement méthodique, depuis près de 30 ans, prit une telle ampleur qu'il s'est peu à peu transformé en un volumineux répertoire de l'ensemble de la littérature spirituelle au XVI^e siècle, en France : des œuvres des grands spirituels aux formes les plus élémentaires de l'enseignement (les innombrables sermonnaires, les *Dormi secure*). La production religieuse de cette époque est caractérisée à la fois : par un retour aux sources, renouveau des études de philosophie ancienne, du stoïcisme et de l'hermétisme, mais surtout *invasion* de la patristique, — on n'a jamais tant lu ni édité les Pères —; la lutte vigoureusement menée contre l'ignorance religieuse et un essai de pédagogie chrétienne, — d'où une abondante littérature de controverse et catéchistique, le *Catéchisme* de Canisius par exemple (5) —; enfin, par la diffusion des textes, originaux ou traduits, des courants spirituels d'Italie, d'Espagne et de Rhénanie (6).

La « bibliographie des bibliographies » dressée par Mr Dagens deviendra un fort précieux instrument, même pour les spécialistes. Travail de longue haleine, pour lequel les meilleures bibliothèques furent consultées (7) et les chercheurs les plus avertis. Qui songerait à être exhaustif ? On pouvait publier un catalogue des incunables. Mais le XVI^e abonde déjà en répertoires plus systématiques. Un répertoire de spiritualité manquait. « Tout le monde le discutera, avoue l'auteur, mais tout le monde s'en servira (8) ».

Une lacune, propre à ce genre d'ouvrages, lui paraît devoir être loyalement signalée. Historiens et érudits, qui s'en tiennent farouchement aux monuments écrits, pourront en faire leur profit. Il y a, surtout en spiritualité, un problème de la transmission orale. L'influence de sermons, d'instructions, de conférences, de traités, de controverses, de conseils, de lettres qui n'ont jamais été publiés, est considérable. Témoins les innombrables recueils manuscrits qui ont circulé de tout temps, où sont rassemblés, ad usum privatum, des extraits de textes lus ou entendus. Le *Breve compendio* de la Dame milanaise a d'abord

(5) La *Bibliographie* ne signale que les principales œuvres de controverse et n'entre nullement dans le maquis du détail; elle fait une certaine part à la démonologie, dont on sait l'influence au siècle de Rabelais.

(6) L'influence des traductions d'œuvres spirituelles étrangères fut décisive en France. Par contre, la scolastique au XVI^e siècle semble n'avoir qu'une bien faible importance pour l'histoire des idées et de la vie spirituelle.

(7) La bibliothèque des Bollandistes à Bruxelles et la bibliothèque Ruusbroec à Anvers, par exemple, sans compter quantité de bibliothèques publiques en France et ailleurs.

(8) Une courtoise discussion entre le candidat et ses examinateurs conclut à l'importance des livres d'*exempla*, de la *Sylva nuptialis* de Jean Nevizano (Lyon, 1572), du *Speculum mortalium* de Nicolas Denise, du *Liber conformitatis vitae S. Francisci cum vita Iesu Christi*, d'inspiration joachimite, de l'*Alcoran des cordeliers*, aussi bien pour mieux pénétrer la querelle Réforme-Anti-Réforme que pour l'histoire des ordres religieux, des « *Index* » de l'Inquisition et des « *Index expurgatorius* », précurseurs de l'*Index* des livres prohibés, etc. Le nouveau *Répertoire* suit l'ordre chronologique et indique brièvement quelques faits plus importants pour la vie religieuse; M. Bataillon fit remarquer l'intérêt de l'année 1576 : persécutions subies par le Carmel réformé et publication des décrets Mercurian sur l'oraison.

circulé manuscrit, aussi bien que les œuvres de saint Jean de la Croix. Ce que nous connaissons des *Lettres* de Caussade avait été recueilli à l'usage des destinataires et des mères de la Visitation de Nancy. Combien de recueils restent enfouis dans les bibliothèques publiques et privées, qui aideraient à moins mal connaître l'époque où ils furent lus (9).

Manque une bibliographie des manuscrits spirituels.

* * *

Une soutenance n'a pas pour objet de présenter le résumé de la thèse. Nous ne connaîtrons le plan de ce nouveau *Bérulle* qu'à sa sortie des presses (10).

Aucun des sujets classiques ne fut abordé, sinon par allusions : l'arrivée et l'installation des carmélites espagnoles en France, le salon et la vie spirituelle de «la belle Acarie», l'influence de Beaucousin, Benoît de Canfeld ou Coton, l'originalité du *Brief discours de l'abnégation intérieure*, l'opposition du théocentrisme et de l'anthropocentrisme... A fortiori ne parla-t-on pas du jansénisme. Et c'est tant mieux. L'Université pouvait ici se tenir au-dessus des coteries de chapelles et des questions de personnes (11).

Il semble qu'on puisse grouper l'exposé et la discussion autour de ces trois thèmes : la « situation » de Bérulle en ce début de siècle, les sources fondamentales du bérullisme, et enfin l'humanisme dévot. Revenons quelques instants sur ces développements.

---

(9) Nous ne connaîtrons un peu mieux le XVIII[e] siècle spirituel, surtout de langue française, que le jour où seront publiés les recueils et les traités que la prudence interdisait de faire paraître; ils étaient passés de la main à la main et sous le manteau. Cette remarque est valable pour d'autres époques. La bibliothèque municipale de Marseille possède un certain nombre de recueils de ce genre. Ceux en provenance de carmélites « bérulliennes », par exemple (n° 467) les conférences de Bérulle à l'occasion de ses visites (n° 457), les grâces et les pensées de Marguerite du Saint-Sacrement; le recueil 491, où se mêlent Bérulle, Condren, Jean de la Croix, Marguerite du Saint-Sacrement, Madeleine de Saint-Joseph... Il vaut la peine de remarquer ce recueil du XVII[e] siècle (n° 481) à l'usage des chartreux, composé d'extraits de Tauler, Suso, Harphius, Ruysbroeck...; ou encore le recueil des Ermites de S. Augustin au XVII[e] siècle (n° 443), qui contient le « Sommaire de la doctrine d'un livre intitulé : *Règle de la perfection...*, par le P. Benoist» [de Canfeld]; les *Carêmes spirituels* des Visitandines de Marseille se préparant à la fête du Cœur Sacré de Jésus-Christ, 1706 (n° 494); les considérations pour les « solitudes » données en 1622 par le capucin Pascal, du couvent de Meudon, aux capucines marseillaises (n° 490), etc.

(10) L'ouvrage sera complet en 3 volumes : le I[er] étudie *Bérulle et les débuts de l'Oratoire* (1611); le suivant poursuivra jusqu'à la mort du cardinal (1629); le III[e] exposera l'influence et les développements du bérullisme jusqu'en 1660. La doctrine de Bérulle est étudiée surtout dans le premier volume. Il semble bien, — M. Gouhier se dit tout à fait d'accord avec M. Dagens sur ce point —, que les idées maîtresses de Bérulle en théologie et en spiritualité soient bien arrêtées déjà au moment de la fondation de l'Oratoire. Malgré les dires du P. A. Pottier, notamment dans son III[e] volume (*Le P. Louis Lallemant et les grands spirituels de son temps*, Paris, Téqui, 1929), les grands thèmes bérulliens ne varieront plus.

(11) Certaines allusions méritent cependant d'être relevées. Le premier volume de l'abbé M. Houssaye, *M. de Bérulle et les Carmélites de France* (Paris, Plon, 1872) est « à reprendre sérieusement », affirme M. Dagens. On sait, en effet, quels problèmes soulèvent l'établissement des carmels en France, ou les influences : Bérulle, Madame Acarie, les carmélites. L'opposition radicale établie par Bremond pour distinguer les courants spirituels du XVII[e] siècle en théocentriques et anthropocentriques est jugée outrée, mal fondée, sinon fausse. Il se pourrait que la spiritualité carmélitaine ne soit pas étrangère à la grande place accordée au christocentrisme dans la doctrine de Bérulle.

Depuis un siècle, le *Port-Royal* de Sainte-Beuve (12) avait dominé toutes les études du XVII[e] siècle religieux. On parlait et on écrivait épousant les dogmes et les ostracismes, les critiques et les enthousiasmes de l'historien. Le XVII[e] siècle religieux commençait avec Port-Royal, avec l'*Augustinus*, bref, au milieu du siècle, coïncidant avec « le règne de Louis XIV », Fortunat Strowski (13) tenta de jeter un pont entre le XVI[e] et le XVII[e] siècle; il y plaça résolument saint François de Sales.

L'*Histoire religieuse du sentiment religieux* de Bremond (le premier volume parut en 1916) fit une « révolution ». La grande période du siècle devint le règne de Louis XIII. D'où les nouveaux problèmes évoqués : les rapports de l'humanisme et du christianisme (saint François de Sales occupe la maîtresse place et domine les tomes I et II), les sources, ou l'étude des « grands trois », comme s'exprime Bremond après le protestant Pierre Poiret, et qui sont Tauler, Harphius, Ruysbroeck; mais Bremond n'a étudié ni leur doctrine, ni leur influence (14).

Mr Dagens poussé cette étude plus avant. Non seulement l'ère religieuse de Louis XIII est importante, mais il faut, pour la comprendre davantage, la rattacher au XVI[e] siècle. Nos coupures du temps par siècles faussent les perspectives. Il y a un « âge de la contre-Réforme », un « âge du baroque », en théologie, en histoire, en prédication et en spiritualité. L'« âge de la contre-réforme » religieuse et spirituelle court d'un siècle à l'autre; on peut sommairement le fixer de 1550 à 1650. L'antiquité y fait autorité; l'âge de la « raison » ne connaît pas encore son apogée, malgré Descartes. Le classique et le baroque longtemps coexistent en art et en littérature. La langue religieuse, celle de Bérulle notamment, s'apparente davantage à celle de Guez de Balzac, François de Sales, Richeome et Binet qu'à celle de Bossuet et de Boudon. Bérulle, à la charnière des deux siècles, appartient à l'« âge baroque ».

C'était soulever le problème des sources. L'importance donnée à la *Bibliographie spirituelle du XVI[e] siècle* avait déjà valeur d'indication. Pour intégrer Bérulle dans l'histoire générale, pour retrouver sa mentalité et celle de ses contemporains, il faut tenter de recomposer, comme disait Lucien Febvre, son « outillage mental » : les façons usuelles de raisonner et de s'exprimer à l'époque, et les siennes.

Bérulle a beaucoup lu; il a subi des influences profondes et divergentes, qu'il n'est pas facile toujours de déceler. Considérablement touché par le mouvement humaniste, Bérulle a fait, lui aussi, son « retour aux sources » profanes et religieuses.

Il a lu les grecs, notamment Platon et les néo-platoniciens, à travers Marsile Ficin, et aussi Trismégiste et Sénèque (15). Sa connaissance des Pères est très étendue et constitue l'une des sources les plus importantes de sa doctrine et de son œuvre : saint Augustin avant tous les autres, puis Denys l'Aréopagite,

(12) C.-A. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 5 vol., Paris, Hachette, 1840-1848; 5[e] éd., 1888-1891.

(13) F. Strowski, *Saint François de Sales, Introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au XVII[e] siècle*, Paris, Plon, 1898. L'auteur avait bien l'intention d'écrire une *Histoire du sentiment religieux*. Sous le même titre parurent les 3 volumes de *Pascal et son temps* (2[e] éd., Paris, Plon, 1907-1908); sous le même titre encore, Strowski annonçait un ouvrage sur Fénelon. Le rapprochement est inévitable avec la publication de Bremond.

(14) Un simple regard sur la table de Bremond en convainc sans peine.

(15) Tout récemment M. Dagens révélait la parenté humaniste de Bérulle et de Pic de la Mirandole, *Pic de la Mirandole et la spiritualité de Bérulle*, dans *Pensée humaniste et tradition chrétienne aux XV[e] et XVI[e] siècles* (Publications de la Société d'études italiennes), Paris, Boivin, 1950, p. 279-286.

qu'on retrouve partout au XVI[e] siècle. Nous le savons aussi très familiarisé avec la mystique germanique et ceux qu'elle a inspirés (16), Denys le chartreux, Benoît de Canfeld; avec la mystique espagnole : Louis de Grenade, sainte Thérèse et Jean d'Avila (17); avec la mystique italienne de Catherine Bellinzaga et de Gagliardi.

Ses lectures ont provoqué ses réactions. Bérulle est et restera foncièrement anti-stoïcien; il bannit Sénèque; il s'oppose radicalement sur ce point à la mentalité ambiante, d'un Guillaume Du Vair par exemple.

Mais, en des expressions colorées d'humanisme et habillées de scolastique, — la scolastique, « vêtement de sa pensée », dit Mr Dagens —, Bérulle est foncièrement *augustinien*. C'est le fait capital de la doctrine et de l'apport bérulliens. Augustinisme spirituel, fait d'inquiétude religieuse, de vie chrétienne profonde et quelque peu assombrie, d'élans passionnés vers Dieu, le Dieu-Maître et le Dieu-Vérité; augustinisme qui décida de la conversion de Saint-Cyran, et dont Bérulle fut l'instrument; augustinisme qui ne recouvre pas toujours l'augustinisme théologique de l'évêque d'Hippone et de ses disciples outranciers du XVII[e] siècle; augustinisme qui rejoint celui du Bossuet des premiers sermons.

L'influence de l'augustinisme sur Bérulle et de l'augustinisme de Bérulle ne semble pas devoir être trop exagérée. Augustin a été le maître en théologie, en spiritualité, et même en philosophie pendant de longues décades du XVII[e] siècle. Le bérullisme augustinien se retrouvera chez les disciples du cardinal : à Saint-Sulpice, chez Jean Eudes, à Saint-Lazare, chez Grignon de Montfort.

Harphius, enfin. Car on rencontre Harphius partout. De 1549 à la fin du siècle, on en édite 16 traductions. Et l'on connaît assez la filiation ou la parenté : Harphius, Bellinzaga, Beaucousin, Canfeld... D'où l'immense littérature spirituelle sur le « néantisme », l'abjection et la contemplation sans image (18).

La soutenance fut, en fait, dominée par le problème de l'humanisme. C'est lui qui explique le sens des interrogations et, sans doute, l'intérêt de l'aréopage. Ces discussions aident à mieux pénétrer la littérature, la vie religieuse et l'élan spirituel de ces deux moitiés de siècles auxquelles Bérulle appartient.

Avec insistance, Mr Lebègue, président du jury, philologue et « seiziémiste » distingué (19), rappelle que ses confrères ont beaucoup trop négligé l'âme religieuse du XVI[e] siècle et qu'en ce siècle, « prétendu païen », seule l'ignorance em-

---

(16) M. Dagens écarte l'influence de *La perle évangélique*, sur laquelle Dom J. Huijben insistait (*Vie Spirituelle, Supplément, Aux Sources de la spiritualité française du XVII[e] siècle*, t. XXV, 1930, p. 113-139; t. XXVI, 1931, p. 17-46; surtout p. 75-111, etc.); on retrouve, en effet, la doctrine de *La perle* dans la mystique rhénane. La mystique rhénane perd de son crédit au fur et à mesure que le XVII[e] siècle avance. Le courant spirituel carmélitain semble, au contraire, jouir d'une faveur extraordinaire.

(17) Au dire de Bourgoing, la spiritualité sacerdotale de Bérulle s'inspirerait du bienheureux Jean d'Avila. — Il est impossible de déceler l'influence de saint Jean de la Croix.

(18) M. Dagens a bien expliqué que la contemplation sans image n'excluait pas à priori la représentation et la contemplation du Christ; Dieu, cependant, pouvait y appeler une âme. Ne semble-t-il pas que le vocabulaire de l'abbé Louis Cognet dans son remarquable travail sur *La spiritualité française au XVII[e] siècle* (La Colombe, éd. du Vieux Colombier, Paris, n° 4 de la *Culture catholique*, septembre 1949), ne soit pas très heureux lorsqu'il qualifie d'« école abstraite » ce courant-rejeton des mystiques rhénans ou flamands (p. 37) ?

(19) On le voit, l'Université a aussi son jargon. Jean Laporte, professeur à la Sorbonne, devait présider cette thèse. L'éminent philosophe avait tout d'abord publié un très important ouvrage en 5 volumes sur *La doctrine de Port-Royal*, Paris, Presses Universitaires, 1923 suiv.

pêche de reconnaître que l'esprit et la vie sont imprégnés de spirituel. On sent que le *Rabelais* de Lucien Febvre a fait son chemin (20). L'examinateur expose longuement son point de vue. Certes, il y a au XVI^e^, comme en bien d'autres époques, une littérature qui se refuse à nommer les choses religieuses, une littérature « laïcisée » (21). Mais c'est le temps où l'usage de la mythologie elle-même a été christianisé; — n'est-ce pas Mr Bataillon qui affirmait que l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre était « un grand livre chrétien » —; où la question est de savoir si un poète chrétien peut traiter des sujets profanes; où l'on fait pression sur Ronsard pour qu'il abandonne son inspiration païenne; où on se souvenait de Gerson fulminant contre le *Roman de la Rose* et Jean de Meung (22); où la muse, enfin, est beaucoup plus chrétienne que païenne (23). Bérulle n'est pas du tout étranger à ces préoccupations humanistes : il parle de Ronsard dans ses *Controverses*; bien des idées érasmiennes se retrouvent dans ses œuvres, mais « débaptisées » (24); il a participé à cette littérature de l'occultisme néo-platonicien, et de démonologie, à la littérature des astrobales, comme en font foi son *Discours véritable sur le faict de Marthe Brossier de Romorantin, prétendue démoniaque* et son *Traicté des Energumènes* (1599); enfin, il était, de par son cousin Pierre de l'Estoile, le champion protestant des « colloques » sous Henri IV, fort mêlé au monde de la Réforme (25).

En bref, Bérulle est bien, par ses attaches profondes, un humaniste. On allait mieux voir en quel sens.

Mr Gouhier mit au débat la note philosophique qu'on attendait. Soit, Bérulle est un humaniste. Mais qu'est-ce qu'un humaniste, et un humaniste chrétien ? Faut-il voir l'humanisme de Bérulle dans son retour, au détriment de la scolastique, aux sources chrétiennes, parce que, dans son esprit, la vraie théologie était à trouver chez les Pères ?

Humanisme, répond Mr Dagens, « mot dangereux » ! Son extension est telle, en vérité, qu'il recouvre n'importe quoi aujourd'hui. Il signifie, dans sa stricte acception, « connaissance de l'antiquité et adhésion à l'antiquité ». Or, il y a deux antiquités, la sacrée et la profane. L'humanisme ne les distingue pas et n'amenuise pas l'un au profit de l'autre. Ce « ressourcement » n'a pas d'autre objet que de rétablir l'homme dans sa totale *dignité*.

---

(20) Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI^e^ siècle. La religion de Rabelais*, coll. *L'Evolution de l'humanité*, Paris, Albin Michel, 1942. Rappelons, de Febvre aussi, *Autour de l'Heptaméron. Amour sacré, amour profane*, Paris, Gallimard, 1944.

(21) M. R. Pintard, spécialiste de la littérature des libertins (*Le libertinage érudit pendant la première moitié du XVII^e^ siècle*, Paris, Boivin, 2 vol., 1943), insista, en fin de séance, sur l'erreur qui voudrait harmoniser trop étroitement antiquité païenne et antiquité chrétienne; il y a bien un courant « païen » qui traverse tout le moyen âge.

(22) *Tractatus contra Romantium de rosa*, dans les *Gersonii Opera omnia*, Antverpiae, 1706, t. 3, col. 297-308.

(23) Mais les œuvres des catholiques sont tombées dans l'oubli. Il y eut à partir de 1560 une Contre-Réforme littéraire, qui n'hésitait plus à parler des abus de l'Eglise, — devenant de la sorte un arsenal magnifique pour les controversistes protestants. Par contre, le courant de la Contre-Réforme religieuse utilisait les armes de la Réforme pour conserver ou rappeler ses fidèles : traductions en langue vulgaire, etc.

(24) Les meilleurs travaux sont ceux de M. Bataillon, *Erasme et l'Espagne. Recherches sur l'histoire spirituelle du XVI^e^ siècle*, Paris, Droz, 1937, et de A. Renaudet, *Etudes érasmiennes*, Paris, Droz, 1939, dont la thèse, *Préréforme et humanisme à Paris*, coll. *Bibliothèque de l'Institut français de Florence*, Paris, Champion, 1916, a été un modèle du genre pour M. Dagens.

(25) Nous sommes loin de la tranquille affirmation de Bremond sur les sources de Bérulle : « L'oraison, la Bible, les Pères, et ses cahiers de Sorbonne, il semble n'avoir pas eu d'autres maîtres » (*Histoire...*, t. 3, p. 15).

Ne faudrait-il pas plutôt, reprend Mr Gouhier, substituer à la notion de dignité celle de *suffisance* ? L'homme se suffit à lui-même, s'explique sans référence à qui ou à quoi que ce soit (26). A ce titre, Bérulle ne serait-il pas violemment anti-humaniste ? Y a-t-il écrivain spirituel qui ait plus insisté sur l'insuffisance de l'homme, sur son *néant* ?

« Nous n'avons droit par nous-mêmes qu'au néant, au péché, à l'enfer, c'est-à-dire au néant en toute façon. Car le premier est le néant de l'être, duquel nous avons été tirés, et entre lequel et nous il n'y a qu'une paroi, et encore n'est-elle que de fange, c'est-à-dire, ce corps formé de poussière et de terre, et cette poussière, boue et terre, tirée du néant. Quant à l'âme, il n'y a point de distance entre nous et le néant, que la main du Créateur qui nous en a tirés par sa puissance. Le péché est un second néant pire que le premier; néant de grâce, néant opposé à Dieu, néant résistant à Dieu... (27) ».

De ce texte et d'autres de même sens un certain nombre de conclusions suivraient. Le *socratisme chrétien*, dont on a tant parlé ces dernières années, ne se trouve pas et ne peut pas se trouver chez Bérulle. Connaissance de soi et connaissance de Dieu, dans sa pensée, ne se décomposent pas. La connaissance de Dieu éclaire la connaissance de soi; or le socratisme part de l'homme pour aboutir à Dieu. Le christianisme bérullien a supplanté, sinon détruit, son socratisme.

Bérulle n'est pas davantage un *humaniste dévot*. Bremond a lancé cette « hypothèse féconde » d'un humanisme dévot dans lequel entraient les mystiques. L'hypothèse ne tient plus. Le théocentrisme bérullien et son « néantisme » sont en opposition radicale avec cet humanisme. Théocentrisme et néantisme, sous une forme ou l'autre, se rencontrent en tout spirituel; c'est donc condamner le vocabulaire de Bremond, devenu une « catégorie inutile ». Et lorsque Mr Dagens écrit : « L'humanisme de Bérulle : il glorifie l'homme et il l'anéantit », il faut y voir autre chose que l'humanisme, mais bien sa théologie spirituelle traversée d'augustinisme.

Telle fut cette soutenance. La thèse emporta la mention très honorable avec les félicitations du jury, unanime. Conduite avec la plus grande rigueur scientifique, elle est un « événement » des études bérulliennes et de la spiritualité de l'« âge de la Contre-Réforme » (28). Les positions tenues jusqu'alors sur l'« Ecole française » et le courant religieux du XVII[e] siècle enregistrent ces derniers temps un certain nombre d'assauts qui obligeront à révision. L'effort de l'Université, qui s'intéresse beaucoup aux questions spirituelles, y contribuera dans une large mesure.

Enghien, février 1951. André RAYEZ, S. J.

---

(26) Monsieur Dagens réserverait cette définition de préférence à l'humanisme purement païen et athée.

(27) *Œuvres de piété*, n° 131, *De l'abnégation*, éd. Bourgoing, *Les Œuvres...*, 2[e] éd., Paris, S. Huré, 1657, p. 655; n° 132, éd. Migne, 1856, col. 1165; éd. G. Rotureau (Paris, Aubier, 1944), n° 151, p. 439-440.

(28) Il faut, pour être juste, en rapprocher les travaux de J. Orcibal, *Les origines du jansénisme*, 3 vol., Paris, Vrin, 1947-1948; et de Louis Cognet, *La réforme de Port-Royal*, 1591-1618, Paris, Sulliver, 1950. Sur le plan théologique, consulter la thèse de J. Galy, *Le sacrifice dans l'Ecole française*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1951.